

un époux digne d'obtenir la main de sa fille et que n'effaceraient pas les rodomontades d'un Albéric de Chaudmonpré. Son ambition croissant avec le succès de Laurence, elle n'avait pas encore, dans la foule des prétendants, découvert celui dont les vœux lui paraissaient mériter d'être encouragés. L'indifférence avec laquelle Laurence accueillait tous les hommages, le silence de M. Daverny en ce qui concernait Francis Villemont dont il avait reçu plusieurs fois des nouvelles, persuadaient à Flavie qu'elle serait le seul arbitre de la destinée de sa fille.

Par un beau jour de la fin de l'hiver, Frédéric et Laurence avaient été se promener à cheval au bois de Boulogne. M<sup>me</sup> Daverny, retenue par une légère indisposition, n'avait pu les accompagner dans la calèche comme elle le faisait habituellement. Laurence était devenue alors une vaillante amazone qui ne reculait devant aucun des exercices périlleux de l'équitation. Elle était toujours la première à mettre son cheval au galop, et c'était à peine si son frère pouvait la suivre. Fière de ses talents et de la vitesse de son aiezan, elle se plaisait à faire naître de petites luttes dans lesquelles l'avantage lui restait souvent. Ce n'était pas que la jeune fille cherchât ainsi à attirer sur elle l'attention des promeneurs; elle avait soin,